ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

NOTES DE LINGUISTIQUE ITALIQUE *

par M. LEJEUNE
Membre de l'Institut
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
23, quai de Conti, 75006 Paris

XXXVII

MÉZENCE, D'UN ZÊTA À L'AUTRE

SOMMAIRE. — *Note sur les orthographes latines successives, restituées ou attestées, du nom de l'Étrusque Mézence en fonction des vicissitudes de l'abécédaire latin. Par delà, problème théorique : une « lettre morte » peut-elle être occasionnellement employée, en cas d'emprunt de mot à la langue ayant fourni l'alphabet modèle?*

1. Cette note est suscitée par deux données épigraphiques récentes.

a) La première date d'une quinzaine d'années[1] : abécédaire *latin*, le plus ancien que nous ayons, trouvé à Monteroni di Palo (près de Cerveteri); il est gravé sur un plat à haut pied, décoré de cercles, du type de Genucilia, datant du IV^e^ s.; il comprend 21 lettres, de *A* à *X*; la septième, entre *F* et *H*, est **I**.



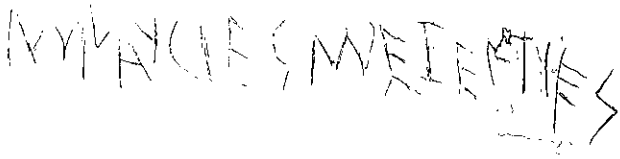
a b c d e f z h i k l m n o p q r s t u x

a) Abécédaire latin du IV^e^ siècle à Monteroni di Palo
(d'après R. WACHTER)

* Cf. *R. É. L.*, t. XXI-XXII, 1945, p. 87 (Note I); t. XXVIII, 1950, p. 97 (Note II); t. XXIX, 1951, p. 86 (Notes III-IV); t. XXX, 1952, p. 87 (Notes V-VII); t. XXXI, 1953, p. 117 (Notes VIII-XI); t. XXXII, 1954, p. 129 (Note XII); t.XXXV, 1957, p. 88 (Note XIII); t. XXXVIII, 1960, p. 132 (Notes XIV-XV); t. XL, 1962, p.162 (Notes XVI-XVIII); t. XLIII, 1965, p. 152 (Notes XIX-XX); t. XLIV, 1966, p. 141 (Note XXI); t. XLV, 1967, p. 194 (Notes XXII-XXIV); t. XLVI, 1968, p. 98 (Notes XXV-XXVIII); t. XLVII, 1969, p. 133 (Note XXIX, numérotée par erreur XXV); t. XLIX, 1971, p. 78 (Note XXX, numérotée par erreur XXVI); t. L, 1972, p. 94 (Note XXXI); t. LII, 1974, p. 95 (Note XXXII); t. LIX, 1981, p. 69 (Notes XXXIII-XXXV); t. LXIII, 1985, p. 50 (Note XXXVI).

1. Graffite publié dans le catalogue d'exposition *Roma medio-repubblicana*, Rome, 1973, n° 46,

b) La seconde est d'hier[2] : lecture par D. BRIQUEL d'un graffite *étrusque* sur une coupe de Caere du VII[e] s.; marque de possession d'un membre d'une « gens Mezentia »; de même nom donc (jusqu'ici connu seulement par les textes littéraires) que le légendaire roi de Caere adversaire d'Énée; génitif de gentilice *mezenties* (avec **I** pour troisième lettre).



b) Graffite étrusque du VII[e] siècle sur un vase du Louvre provenant de Caere (dessin de D. BRIQUEL)

2. Est utile le rappel préalable de quelques généralités.

Quand, dans l'Antiquité, pour pourvoir d'une écriture une langue jusqu'alors non écrite, on empruntait, en le retouchant, l'alphabet d'une langue voisine, l'adaptation était rarement satisfaisante du premier coup. Elle péchait ici par défaut. Elle péchait là par excès. En attendant d'ultérieures réformes.

La transmission de l'écriture des Étrusques aux Latins au VII[e] siècle n'a pas failli à ces tâtonnements. Ainsi l'alphabet latin archaïque a péché par défaut en ne se donnant pas un *G* et en se servant du même signe *C* pour la sourde (*FECED* = *fēcit*) et pour la sonore (*RECEI* = *rēgī*). Ainsi, d'autre part, il a péché par excès en conservant le signe **I**, lui-même originaire du zêta grec, notation en étrusque d'une affriquée /ts/ qu'ignorait le phonétisme latin; c'est un exemple de ces fossiles, inutilement gardés de l'alphabet modèle, et que j'ai baptisés[3] *lettres mortes* : elles ont, comme les autres lettres, un *tracé* qui leur est propre, un *nom* (en l'espèce, probablement *tse*), un *rang* dans l'abécédaire (en l'espèce, le septième); mais elles n'ont pas de *valeur d'emploi*, et ne se rencontrent jamais dans les inscriptions autres que les abécédaires eux-mêmes[4].

Au tournant du IV[e] et du III[e] siècle, qui est une grande époque de réformes graphiques chez les divers peuples d'Italie, l'alphabet latin est remanié *simultanément* par la création d'une lettre *G* (en fait, *C* avec adjonction d'un tiret diacritique) et par l'expulsion[5] de **I**; la lettre nouvelle se glisse à la place de la lettre bannie, au septième rang de l'abécédaire. La

p. 71 et pl. XV, notice de Lidio GASPERINI; l'objet appartient à une collection privée. — Voir en dernier lieu R. WACHTER, *Altlateinische Inschriften*, Berne, 1987, p. 32, § 13 a (avec dessin).

2. Communication à l'Académie des Inscriptions par Françoise GAULTIER et Dominique BRIQUEL en date du 10 février 1989 (voir *CRAI*, à paraître) : présentation d'une coupe d'impasto provenant presque sûrement de Caere et appartenant au Louvre (coll. CAMPANA); elle porte (marque de propriété) un graffite étrusque dextroverse (signalé, mais mal lu, par Pottier en 1897 et 1899); lecture de BRIQUEL : *milaucies mezenties* (signifiant *ego Lūcīī Mezentiī*); *n* est mutilé; *z* a la forme normale I. Le vase est datable du – VII[e] s. (ce qui, à Rome, correspond au règne de Tullius Hostilius).

3. Dans *Tyrrhenica* (recueil collectif, Milan, 1957), p. 158 sv.; doctrine reprise et complétée dans une série de travaux ultérieurs. S'y rallie en dernier lieu R. WACHTER (voir n. 1), p. 7-54.

4. Sur cette création, voir la minutieuse discussion de R. WACHTER (cf. n. 1), p. 324-333.

5. Sur le problème de l'ancien zêta latin voir R. WACHTER (cf. n. 1), p. 43-50.

tradition latine d'âge impérial attribuait la *dētestātiō* de **I** à Appius Claudius (dernier tiers du IV[e] s.) et l'invention de *G* à un Spurius Carvilius (premier tiers du III[e] s.), en quoi elle se trompe (ou nous nous trompons sur elle) au moins une fois; une place ne saurait demeurer vide et en attente dans la série continue que constitue un abécédaire : il faut donc que les deux procédures de réforme aient été synchrones et conjuguées. Nous sommes égarés par un faux-sens traditionnel sur *dētestātur* (p. ex. chez LEUMANN : *verabscheut, d. h. wohl beseitigt*; etc.). Martianus Capella[6] se borne à rapporter une boutade d'Appius Claudius, déplorant le maintien dans l'abécédaire d'une lettre inutile, dont, par surcroît, le nom imite désagréablement un grincement de dents macabre. Expression de mauvaise humeur non suivie d'effet sur l'enseignement : il faudra attendre pour l'expulsion de zêta la réforme jumelée de Spurius Carvilius, ce qui invite à la placer un peu avant le début de la première guerre punique[7].

Quelque deux cent cinquante ans plus tard, peu avant notre ère, le latin ajoute en queue d'abécédaire (logement normal des lettres additionnelles) les caractères **Y** et **Z**; il emprunte ces signes à l'écriture hellénistique pour noter élégamment à la grecque la voyelle /ü/ et la consonne /z/, toutes deux étrangères au latin, dans la transcription de termes grecs comme ζῦθος *(Pline : zythum,* « bière »), etc.

Si bien que zêta, expulsé de l'abécédaire latin comme lettre morte inutile, à l'époque où il se traçait **I**, y rentre par la petite porte comme lettre savante, à l'époque où il se trace **Z**. Les grammairiens latins ont eu clairement conscience qu'il s'agissait, de **I** à **Z**, d'une même lettre, jadis possédée, puis perdue, puis retrouvée par le latin.

3. C'est ce **Z**, naturalisé romain sous Auguste, qui a servi, pour écrire le nom de Mézence, aux auteurs augustéens, qu'il s'agisse de Virgile[8], de Tite-Live[9] ou d'Ovide[10], et cette tradition se maintiendra après eux[11]. Il faut observer que la première syllabe du mot est toujours longue chez Virgile et Ovide, sans qu'il y ait à invoquer de contrainte métrique (le vers dactylique admet aussi bien ⏑ / – ⏑⏑ que – / – ⏑⏑); ce n'est pas la voyelle qui est longue par nature : les auteurs grecs (voir plus bas) la noteront ε, non η ; c'est donc que derrière **Z** il faut reconnaître une prononciation du type /zz/, que d'ailleurs explicitent certaines variantes manuscrites chez Virgile[12].

Mais, avant l'introduction de **Z**, quel(s) parti(s) avait pris, pour ce nom de Mézence, la tradition écrite latine relatant les origines de Rome? Quel était l'usage, par exemple, de Caton[13], et des sources de Caton?

6. 3, 261 : *z idcirco Appius Claudius detestatur, quod dentes mortui dum exprimitur imitatur.*

7. C'est la conclusion de R. WACHTER (cf. n. 1), p. 333, au terme d'une enquête sur les Carvilii. Il identifie notre personnage avec cet affranchi d'origine grecque (portant le nom de son patron le consul Carvilius Ruga) qui fut le premier maître d'école étranger à Rome.

8. *Énéide* VII, 648, 654; VIII, 7, 482, 501, 569; IX, 522, 586; X, 729, 742, 762, 768, 897; XI, 7, 16. Variante *mezz-* de quelques manuscrits en VIII, 7, 482; IX, 586; X, 768.

9. I, 2.

10. *Fastes* 880, 891, 895.

11. Ainsi chez Pline l'Ancien (XIV, 88 *Mezentium*, avec cependant variante *Medentium*).

12. Voir n. 8.

13. Bien entendu, nos fragments I, 9 à I, 12 des *Origines* de Caton ne reflètent que les orthographes respectives de Servius et de Macrobe (en l'espèce, toutes deux avec *-z-*).

Les grammairiens d'époque impériale ont été conscients du problème; ils ont tenté de répondre à cette question, sans que nous puissions démêler la part, chez eux, de l'information et celle de la conjecture [14] : *Messentius* selon Diomède (*GLK* I 432) et Velius Longus (*GLK* VIII 50), *Medentius* selon Priscien (*GLK* II 24, 36), *Messentius* ou *Medentius* ou *Medientius* selon un commentaire de Diomède (*GLK* Suppl. 235).

Mais nous disposons aussi, avec les Grecs, d'une source latérale d'information. Sans variante, le texte de Denys d'Halicarnasse [15] fournit Μεσσέντιος (et non Μεζέντιος [16]). Denys compose sous Auguste, mais doit se référer à une tradition latine écrite d'âge républicain.

Au total, il apparaît qu'au cours des trois derniers siècles avant notre ère Latins et Grecs se sont contentés d'orthographes approximatives et flottantes pour ce nom étrusque dont l'affriquée sourde était étrangère au grec comme au latin.

4. Mais avant le troisième siècle?

A mon tour de reprendre, mais pour les premiers siècles de la République et pour le temps des Rois, le jeu de devinette des grammairiens anciens (§ 3). Avec une réponse possible, sinon démontrable.

Les Latins ont alors dans leur abécédaire, entre *F* et *H*, un signe I, dont le nom « *tse* » se fait entendre à chaque fois que l'élève récite la litanie des noms de lettres, mais dont il est enseigné qu'il n'aura jamais à l'employer. « Lettre étrusque », expliquera-t-on à l'élève. Et il faut vraiment être Étrusque pour prononcer cette consonne bizarre, dont Appius Claudius dira plus tard qu'on croirait entendre grincer des dents une tête de mort (bigre!). Tel est donc, du VII[e] au IV[e] s. à Rome le statut de I, lettre morte.

Mais voici que, durant la même période, quelque Romain veut consigner par écrit le nom d'un roi de Caere dans lequel figure cette même consonne. Croit-on qu'il ira chercher des subterfuges, quêter des à-peu-près? C'est bien improbable. Il a ce I sous la main qui, exceptionnellement, pour une fois, va enfin servir à quelque chose [17].

C'est un cas de figure qui ne s'était pas encore rencontré, mais auquel le vase Campana de Louvre donne aujourd'hui l'occasion de songer : *lettre morte reprenant provisoirement du service actif, le temps de noter un mot emprunté à la langue de l'alphabet modèle.*

S'il en a bien été ainsi, on serait tenté de dire qu'en latin Mézence n'aura été privé de zêta que pendant deux cent cinquante ans. Encore faut-

14. Les variantes bizarres *Medentius* et *Medientius* ont passé dans des manuscrits de certains auteurs, la première chez Pline (voir n. 11), la seconde chez Virgile, *Énéide* VII, 654. On notera que *Messentius* s'accorde avec le Μεσσέντιος de Denys (voir n. 15).

15. I, 64, 4, 63, 5, 65, 5.

16. Que nous lisons dans Plutarque, *Quaest. rom.* 45; mais c'est une correction du XVI[e] s. (Xylander) pour Βυζάντιος.

17. On date d'ordinaire de la fin du IV[e] s. ou du début du III[e] s., en se fondant sur l'écriture, une inscription du Fucin (*CIL* I[2]5) en langue latine dialectale et en alphabet latin, qui est une dédicace « ... pour les légions de Mars », ... *pro le[cio]nibus Martses* (avec *-ēs* issu de **-ais* et *-ts-* issu de *-ti-*). Ici, notation d'une affriquée dialectale par *-TS-*; mais est-il sûr que le document ne soit pas (fût-ce de peu) postérieur à la réforme de Carvilius (cas auquel c'est, d'autre part, *le[gio]nibus* qu'il faudrait restituer)?

il préciser que le hasard n'a institué là qu'une symétrie imparfaite; le premier zêta latin de Mézence était officiellement mort mais phonétiquement approprié; le second, officiellement vivant mais phonétiquement impropre.